

ETC



La tentation raisonnable

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue,
Rouyn-Noranda. Du 31 octobre au 5 novembre 1992

Pascale Malaterre

Number 21, February–May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36040ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Malaterre, P. (1993). Review of [La tentation raisonnable / Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, Rouyn-Noranda. Du 31 octobre au 5 novembre 1992]. *ETC*, (21), 40–42.

FILM/ART-VIDÉO

LA TENTATION RAISONNABLE

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, Rouyn-Noranda. Du 31 octobre au 5 novembre 1992

Quand le petit avion chargé de personnalités du monde cinématographique touche la piste ensoleillée de l'aéroport de Rouyn-Noranda, une émotion particulière parcourt les passagers. Les habitués de ce festival savent qu'ils vont revivre des moments pertinents et heureux, et les quelques vedettes internationales présentes, un peu perdues dans cette contrée inconnue, se sentent perplexes face à cette joie réelle et non empruntée.

Au bout de quelques jours de cette onzième édition, cette cuvée 92 étant sous le thème de *La tentation*, la magie s'est installée et ce célèbre « feeling Rouyn », unique, chaleureux, vous a enveloppé. Vous êtes « faite ». De l'hôtel, où tout le monde vous dit bonjour, une armée de bénévoles hyper-compétents vous emmènent en navette dans les différents cinémas où ont lieu les projections, les nombreux restaurants à l'intérieur desquels se déroulent des conférences de presse drôles et animées, et enfin où bon vous semble, si vous désirez visiter la région à travers ses mines, sa nature de fin d'octobre, ou tout simplement la ville de Rouyn-Noranda avec ses cabarets ouverts jusqu'à très tard, vous laissant succomber à un petit matin qu'on ne peut envisager sans une bonne poutine. Évidemment, on peut aussi décoder l'engouement des journalistes montréalais envers ce festival, par le fait que là-bas, en région, ce sont de vraies vedettes. Alors qu'à Montréal, ils sont noyés dans la masse et occultés par la présence des stars de la métropole et d'ailleurs, toujours nombreuses aux manifestations artistiques, là-bas les vedettes des médias règnent sur la foule, jouissant de cette gloire éphémère et se prêtant à l'artifice de la simplicité bruyante. Bref, parlons plutôt cinéma et de l'excellente sélection de 21 longs métrages, choisis par une solide



Affiche de la 11^e édition du Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue.

équipe de programmation, dans différents festivals à travers le monde. Au menu, des premières mondiales ou nord-américaines, une rétrospective et un volet jeunesse sur le comique français Pierre Richard qui était présent. Cette année, le Portugal était particulièrement en évidence, par la venue de l'actrice Maria de Medeiros, représentant deux films malheureusement pas à la hauteur de son talent, et celle du cinéaste Jorge Paixo da Costa, avec son très bon *Au revoir princesse* qui portait de façon très juste un



Naprawde Krotki Film O Milosci, Zabijaniu I Jeszcze Jednym Przykazaniu, Pologne, 1992.

Portugal rural, stagnant, où la jeunesse ne rêve que de s'évader, quitte à utiliser le suicide comme ultime porte de sortie, et *Qui vole un nain n'est pas humain*, un comédie à la va-comme-je-te-pousse, se voulant corrosive, où le seul venin distillé est l'ennui.

Le Festival de Rouyn sait très bien gérer sa double vocation : D'une part, satisfaire un grand public amateur d'émotions que je qualifierais de familiales, et d'autre part, accueillir d'authentiques films d'auteurs, risqués dans leur traitement, dérangement, par leurs propos et miraculés d'un destin sordide que réserve l'industrie aux films petits budgets. Dans la série films avec ou pour enfants, un documentaire de Suzanne Guy, *L'année qui change la vie*. Des enfants racontent leur première journée d'école, le tout étant désarçonnant de spontanéité et de joie de vivre. Le jury conquis a décerné le *prix Télébec* à ce moyen métrage. *Le Jardin d'Anna*, réalisé par Alain Chartrand, met en scène un enfant leucémique au crâne rasé. Les parents, talentueusement portraitisés, sortiront transformés de la terrible épreuve que représente la mort d'un enfant. La réalisation habile ne réussit pourtant pas à masquer les séquences accrocheuses, voulant déclencher d'abondantes larmes. Mais le public a succombé et, là encore, le *grand prix Hydro-Québec*, qui couronne le long métrage ayant obtenu la plus large faveur populaire, a été attribué à cette œuvre initialement tournée pour la télévision.

En passant rapidement sur les percutants *Requiem pour un beau sans-coeur*, *Danger pleine lune* et *Le steak*, maintes fois couverts par la presse québécoise, j'aimerais m'attarder sur quelques films européens, animés d'une passion et d'une pertinence qui vous laissent pantois, les tripes marquées au fer rouge par la merveilleuse évidence que le cinéma peut encore être un art bouleversant.

De l'Irlande du sud, *Hush-a-Bye, Baby*, un film sur la sexualité chez les adolescentes. Elles ont quinze ans. On leur enseigne à l'école comment Marie a conçu Jésus tout

en restant vierge. À la maison leurs mères racontent d'un ton triste qu'elles se sont mariées à seize ans et qu'elles sont fières d'avoir eu sept à dix enfants. Dans les rues, ces adolescentes rencontrent des jeunes hommes avec qui elles font l'amour sans aucun moyen de contraception (c'est interdit par le Pape), et leurs amours sont brisés par la police britannique qui arrête et emprisonne tout jeune mâle irlandais catholique, soupçonné de soutenir l'I. R. A. Être inscrit au cours de gaëllic suffit à rendre quiconque suspect, aux yeux de l'armée.

Mais le sujet principal de *Hush-a-Bye, Baby*, est l'avortement. Goretti, l'héroïne, tombe enceinte de son premier amour. Le désespoir dans lequel elle s'est plongée, grandit jusqu'à finir par un hurlement de solitude paniquée. Rarement un film ne m'a paru aussi ciblé, parce qu'il traite des rapports amoureux chez les adolescents, en mettant en scène leurs sentiments, tout en respectant leur propre théâtralité de l'amour.

La vedette pop Sinead O'Connor – qui avait récemment insulté le Pape pour ses positions hypocrites face au sida et à la contraception, lors d'un spectacle de Bob Dylan et qui s'était fait copieusement huer par de gentils *baby-boomers* outrés qu'on vienne déranger la paix douillette de leur concert nostalgique – a gracieusement composé la musique et joué le petit rôle d'une amie de l'héroïne, dans ce film réalisé par une inconnue très talentueuse, Margo Harkin.

La petite amie d'Antonio, autre long métrage européen, est un premier film du réalisateur français Manuel Poirier. Le film raconte l'histoire de Claudie, une adolescente souffrant mentalement et qu'on a internée dans un centre psychiatrique de province. Un jour, lâchés dans la petite ville, elle et ses amis chaperdent de ci de là. Puis, elle rencontre Antonio, jeune Espagnol qui a choisi cette région côtière de France pour y vivre. Antonio travaille sur des chantiers. Il est tout fier de lui le jour où il peut



Manuel Poirier, *La petite amie d'Antonio*, France, 1992.

s'acheter une vieille voiture pour emmener Claudie et ses amies faire la fête. Claudie est renvoyée du centre, sa mère vient la chercher et l'installe dans un petit appartement près du port. La famille de cette adolescente, c'est un père qu'elle n'a jamais connu et une mère remariée à un Antillais, montré une fois à l'écran, comme un être humain, digne, articulé et sain. Antonio et Claudie s'installent ensemble, Claudie se bat de toutes ses maigres forces contre la folie. Ce film, dépourvu de tout voyeurisme à l'égard de ses personnages, servi par des dialogues vrais à faire crier, met en scène des marginaux cherchant le sens de la vraie vie, pour en fait mieux parler de nous tous, qui essayons tant bien que mal, de trouver une façon de vivre sans sous-texte névrosé. Les images cadrant ce propos arrivent à dépeindre des scènes d'amour, du quotidien, de souffrances, en nous donnant l'impression de n'en avoir jamais vues des comme ça. À la fin de *La petite amie d'Antonio*, on se dit : Tiens, la fin de siècle, c'est possible à vivre... et cet arrière goût de pourriture généralisée a disparu... Un moment de grâce.

De Pologne, un autre premier film presque sur le même thème, mais traité de façon absurde, surréaliste, violente, et parfois hystérique. Le résultat, artistiquement, est intéressant au plus haut point et prouve à quel point l'Europe de l'Est, que l'on se plaît à croire en déroute, n'est pas si en faillite que ça au point de vue intellectuel. Le titre est un pied de nez au grand cinéaste moralisateur Kieslowski : *Très brève histoire de meurtre, de sentiment et d'un autre commandement*. Le réalisateur Rafal Wiczynski, né en 1968, a imaginé l'histoire folle de Kasia, jeune femme vivant seule dans la maison de sa grand-mère, se laissant adorer par le facteur. Un soir, un voyou de la pire espèce s'introduit chez elle pour la voler, elle le retient par la force toute la nuit, elle tombe enceinte de lui, il va en prison, elle épouse plus tard le facteur, le voleur réapparaît prendre des nouvelles de son enfant

qu'elle porte, les trois se battent, le facteur tente de se suicider, le voyou lui sauve la vie, la mère de Kasia hurle contre les hommes, cette ronde infernale semblant vouloir cesser, quand le bébé frappe violemment à la porte pour naître. La mise en scène chaotique en surface mais très maîtrisée dans ses ruptures de ton, est tout à fait révélatrice de l'âme polonaise actuelle, sentimentale, âpre et passionnée, perdue dans un pays qui ne sait plus où puiser ses valeurs ni comment utiliser son énergie.

Comme chaque année depuis maintenant onze ans, la première neige sur Rouyn-Noranda a profité de la tenue du Festival du Cinéma International en Abitibi-Témiscamingue pour tomber. À la sortie des projections, cela nous ramène brutalement à la réalité, alors que la nature a repris ses droits. Le public s'attarde et les gens discutent sérieusement des raisons qui leur ont fait aimer ou mépriser tel film. N'oublions pas que le reste de l'année, ces cinéphiles n'auront que des produits étasuniens, pour la plupart douteux, à se mettre sous la dent. Là, pendant une semaine, ils se sont offerts le luxe de céder à la tentation de la curiosité, à l'échelle internationale. Bien sûr, la loi des émotions chargées d'effluves et de lieux communs, prévaut souvent au moment du palmarès, somme toute, conservateur.

Dans ce festival où chacun trouve sa place avec bonheur et simplicité, il en va de même pour les films présentés. Ayant droit de cité grâce à la tentation des organisateurs de faire partager leur amour d'un cinéma risqué, les œuvres cinématographiques sont ramenées de façon raisonnable à leur sort lors de la remise des prix, devant l'autorité suprême du cinéma : La loi du plus grand nombre.